

Retrouver l'unité d'une science qui part dans mille directions

Des chercheurs en sciences exactes et humaines tenteront de définir les conditions d'une collaboration interdisciplinaire.

**PROPOS RECUEILLIS
PAR JAN MAREJKO
À GENEVE**

Du 14 au 16 septembre se tiendra à Crans-Montana le premier symposium du «World Knowledge Dialogue» dont le thème sera «Towards a Modern Humanism». Le professeur Francis Waldvogel, directeur de programme pour ce projet, répond aux questions de «L'Agefi».

Vous avez la volonté de faire se rencontrer des scientifiques d'horizons divers pour créer les conditions d'un dialogue entre les connaissances. Y a-t-il eu, pour vous, dans l'histoire, une période où ce dialogue a existé, période qui pourrait servir de référence.

Francis Waldvogel: Oui, bien sûr. Je pense, entre autres, à l'Académie de Platon sur le fronton de laquelle il était écrit «nul n'entrera ici s'il n'est pas géomètre». Cette formule ne voulait pas dire que cette Académie s'était spécialisée dans la géométrie, mais elle

un discours, un «logos». Mais il n'y a pas unanimité. Ian Hacking, par exemple, voit dans l'expérience une sorte d'exercice ludique stimulant et fertile. Et puis, il y a plus grave, si j'ose dire. La nature de la science moderne est telle qu'elle est amenée à exprimer l'infinie complexité du réel en termes quantitatifs. Comment créer un dialogue entre le physicien qui formule des fonctions trigonométriques par lesquelles exprimer le mouvement des vagues et le poète qui rêve sur ces mêmes vagues?

A la limite, on pourrait se demander si la science nous parle encore de la nature à travers ses fonctions ou équations. Si l'on s'appuie sur l'épistémolo-

gie de Karl Popper, on peut en douter. Cette épistémologie est effectivement très puissante. En montrant que l'activité scientifique consiste à formuler un modèle qui sera éventuellement falsifié par une expérience, elle n'encourage pas le dialogue sur la validité de ce modèle, mais la création d'expériences qui pourraient le falsifier. Et quand ces expériences ne le falsifient pas, elles le confortent, ce qui rend encore plus difficile la remise en question de ce modèle par d'autres démarches que strictement scientifiques.

Si je vous comprends bien, la science a sa propre logique ou dynamique et risque de devenir

aveugle à tout ce qui ne rentre pas dans ce cadre Oui, et c'est la raison pour laquelle, au World Knowledge Dialogue, nous avons de la sympathie pour les marginaux en général, pour ceux qui posent des démarches scientifiques dont ils ne peuvent dire d'avance quels seront les résultats. Leur situation est difficile: d'une part, la communauté scientifique tend à les ignorer – c'est inévitable – d'autre part, ils ont de la peine à trouver des sources de financement puisqu'ils ne peuvent proposer un plan de recherche. Exiger un tel plan est relativement légitime mais, d'autre part, cela pourrait mettre en danger la créativité de l'activité scientifique. Est-ce qu'un Newton, un Ein-

stein, auraient pu proposer un plan de recherche?

Vous faites ici l'éloge de la spéculation ou, comme on dit aujourd'hui, de la recherche fondamentale.

En tout cas, être obsédé, dans le court terme, par les applications pratiques de la recherche risque de la rendre stérile. La vie de l'esprit ne peut se développer selon un programme défini d'avance. Cela dit, cette liberté de la recherche pure, aujourd'hui, est devenue problématique. La science, en effet, façonne le monde, et les chercheurs ont donc une responsabilité envers l'environnement naturel et social. Il y a ici un certain parallélisme avec ce qu'on appelle le développement durable, c'est-à-dire la critique d'une

croissance pour la croissance. La science, comme l'économie, ne peut plus se développer seulement par elle-même et pour elle-même.

Vous le voulez dire ou la science

Faut-il avoir peur de la science ou voir en elle notre salut par ses applications?